

International Journal of Arts and Humanities (IJAH)

Bahir Dar- Ethiopia

Vol. 6(1), S/No 20, January, 2017: 74-84

ISSN: 2225-8590 (Print) ISSN 2227-5452 (Online)

DOI: <http://dx.doi.org/10.4314/ijah.v6i1.7>

La mémoire au Service de la Résistance Culturelle: *L'exil Selon Julia de Gisèle Pineau*

Okolo, Chinwe Jane

Department of Linguistics and Literary Studies

Ebonyi State University, Abakaliki

Ebonyi State, Nigeria

E-mail: chinweokoloj@yahoo.com

Phone: +2348035851014

Ali, Martins Ikechukwu

Department of Linguistics and Literary Studies

Ebonyi State University, Abakaliki

Ebonyi State, Nigeria

E-mail: iykmarts@yahoo.com

Phone: +234703526649

Résumé

L'exil selon Julia de Gisèle Pineau dépeint les expériences aliénantes d'une famille guadeloupéenne dans le milieu parisien des années soixante. Face au déracinement occasionné par l'émigration de leurs parents et se heurtant à la discrimination raciale dans l'Hexagone, la survie de la culture guadeloupéenne parmi les descendants des émigrés est menacée. Comment ces progénitures des émigrés se définissent-elles ? Dans le roman cette quête d'identité n'a d'autre voie d'accès que celle de la mémoire de Man Ya leur grand-mère. Quel rôle la mémoire joue-t-elle envers la résistance

culturelle dans le roman ? Une navigation dans l'espace de la mémoire de Man Ya est suffisante pour que la nouvelle génération de la famille puisse se fabriquer un pays, se négocier une place et une identité nationale. La mémoire culturelle semble une bouée de sauvetage et la voie à suivre pour survivre au traumatisme de la discrimination quotidienne. De nos jours où des guerres des formes différentes provoquent tant de migrations aussi bien que des exils, les cultures de ces peuples exilés risquent de disparaître si leurs progénitures ne retiennent pas leur identité culturelle. Cette communication examine le rôle de la mémoire vis-à-vis la résistance culturelle dans le roman.

Mots clés : L'émigration, l'identité, la mémoire, la résistance culturelle

Introduction

La littérature antillaise est forte marquée par des trajectoires : des déplacements des déterritorialisations et des migrations, un référentiel de la réalité sociopolitique antillaise. Ces mouvements induisent la problématique de la quête d'identitaire qui s'impose dans la création littéraire antillaise. La quête d'identité définit la mentalité de ces personnages déterritorialisés et disloqués. En 1946 le statut des émigrés antillais changea en France. Les colonies antillaises françaises deviennent des départements d'outre-mer (DOM). Ainsi s'est née la problématique des domiens : sont-ils des citoyens français proprement dits ? Quel rapport entretiennent-ils avec le pays natal et son patrimoine culturel ? Leur intégration défectueuse au sein de la métropole due au racisme et la discrimination évoque une crise d'identité parmi ces émigrés. A en croire Glissant qui affirme l'existence d'un paradoxe sociologique dans la mentalité de l'émigré habitant à la métropole:

l'émigré antillais en France... mène la vie de l'émigré mais il a un statut de citoyen... Il se sent français, mais il subit des formes latentes ou déclarées de racisme, tout comme un Arabe ou un Portugais. Un des grands chocs ressentis par les Antillais en France aurait été de se voir confondus dans les rues des villes avec les Algériens au temps de la guerre d'Algérie (Cité par Larrier 174).

La littérature antillaise au début était Paris centré ayant commencé par l'usage de la langue française. On y constate une sorte d'ellipse entre l'époque des esclaves et l'époque postcoloniale par le manque de création littéraire à base de passé folklorique. Plus tard les écrivains antillais s'engagent donc à combler ce chaînon manquant. Selon Condé:

le problème du passé et des origines pèse-t-il lourdement sur la société antillaise. Certains symboles, le négrier en particulier sont présents dans l'inconscient collectif et cristallisent à la fois la honte, la douleur et la colère... plus qu'autre peut être l'écrivain antillais est sensible à

cette obsession de son peuple et le partage. En outre, il est investi d'une mission qui est à la fois politique et historique, cette obsession, il veut l'exorciser. C'est par lui, grâce que le peuple antillais retrouvera la fierté de ses origines et l'orgueil de son présent (cité par Mokwenye *Littérature* 143).

En passant de la négritude à l'Antillanité et finalement à la Créolité de nos jours la littérature antillaise encadre la quête d'identité. Mokwenye note que « the antillian literary writer is seen to be genuinely committed to mobilising his people in the bid to fashion out a truly specific Atillian identity » (*Black Literature* 151). Ainsi des écrivains tels que Kanor dans *D'eaux douces*, Deksham dans *Le drame d'un émigré antillais* et notamment Pineau dans *Caraïbe sur Seine, Un papillon dans la cité, Fleur de Barbarie* et *L'exil selon Julia* explorent les tensions impliquées dans la vie de l'émigré antillais en France métropole dans leurs œuvres littéraires. Les protagonistes de ces œuvres y compris ceux cherchant fortement à s'intégrer dans la société de la métropole en tant que citoyens indiscutables font preuve de la citoyenneté inachevée.

Ces œuvres rentrent au sein de la littérature postcoloniale. Le Postcolonialisme en tant que mouvement catalysé par *Orientalism* d'Edward Saïd se voit beaucoup alimenté dans les années 1980 et 1990. Il focalise sur une problématique du discours de la représentation aussi bien que celle d'identité. « Le Postcolonialisme dénonce deux violences dans le colonialisme : la violence brute de la conquête et de la domination d'une part et la violence épistémologique du discours coloniale d'autre part » (Autour d'un livre 171). Ce faisant, il cherche à exorciser le patrimoine culturel du colonisé de la domination de l'impérialisme.

C'est sur cette optique que se base notre analyse de *L'Exil selon Julia* de Gisèle Pineau. La position qu'adoptent les domiens émigrés assimilés en ce qui concerne le patrimoine culturel antillais menace la survie de ce patrimoine culturel parmi leurs progénitures. La mémoire culturelle semble une bouée de sauvetage et la voie à suivre pour contrarier cette menace. Notre propos dans cette étude est d'examiner le rôle que joue la mémoire envers la résistance culturelle dans le roman.

Le Roman

L'Exile selon Julia dépeint les expériences aliénantes d'une famille guadeloupéenne surtout dans le milieu parisien des années soixante. On y trouve trois générations de domiens : des grands-parents, des parents et des petits enfants. L'histoire conduit à travers la période de l'émigration de la famille en France jusqu'à leur retour en Guadeloupe. La génération des parents bien qu'elle soit bien assimilée par la culture impériale au point de dénoncer le patrimoine culturel guadeloupéen se heurte, elle aussi, à la discrimination raciale. Pour la génération des petits enfants, l'état psychologique c'est encore pire parce que non seulement se heurte-elle à la discrimination raciale mais elle cherche à se définir et se négocier une place dans cette

société inhospitalière avec une quête d'identité suite au déracinement occasionné par l'émigration de ses parents. Pour la génération des grands-parents évoquée par le personnage de Man Ya qui était d'ailleurs forcée de quitter la Guadeloupe par son fils qui visait à la sauver des traumatismes d'un mari violent, la France c'est le pays d'exil amer dans lequel seul le sentiment du désir de retour donne de réconfort. Cette dernière se tire de la dépression en se souvenant et désirant ardemment la sécurité, la bonté et le confort de sa Guadeloupe. Entre-temps elle se donne la tâche de réorienter ses petits-enfants vers la découverte d'une identité en les faisant naviguer à travers sa mémoire culturelle à elle. Le roman s'achève dans une bonne fin car non seulement Man Ya rentre-t-elle en Guadeloupe, ses petits-enfants devront eux aussi rentrer en Guadeloupe, ils s'y intègrent bien et y découvrent la joie, et le confort d'une identité nationale retrouvée à l'étonnement de leurs parents assimilés.

La Menace Au Patrimoine Culturel

Pour mieux cerner le rôle de la mémoire dans la résistance culturelle dans le roman, il nous incombe d'abord de porter notre analyse auprès de la génération des parents domiens émigrés. Ici nous viserons à mettre en relief leur conception et leur attitude envers les valeurs et les patrimoines culturels guadeloupéens. Or, les valeurs et les patrimoines culturels d'une société quelle qu'elle soit sont transmis essentiellement par des parents aux enfants. Dans le roman, quelles valeurs et patrimoines culturels ces parents domiens émigrés attendent-ils transmettre à leurs enfants ? Ici se voit l'importance de l'analyse des visions et des valeurs de la génération des parents du roman.

Prenons d'abord Maréchal le père de la narratrice. Il est de ces noirs instruits qui sont infiniment redevables à la France, qui se croient privilégiés d'avoir « échapper aux champs de cannes, au parler créole, à la case sans télévision ni eau ni électricité, sans cabinet de toilette ni bidet ni baignoire » (83) Ces hommes ne pouvant admettre le passé et le chemin qu'a parcouru le Nègre étouffent les pensées d'esclavage et refoulent le créole dans leur bouche. Entre-temps ils passent leur temps entre amis militaires à revenir sans cesse aux vies qu'ils ont vécues dans le passé, aux personnages qu'ils incarnaient antan, chérissant des braves réchappés de la Seconde Guerre mondiale. Des braves qui

ont risqué leur chair aux mines des mêmes campagnes, Camarades de chambrée, frères d'armes, ils ont couru éperdus au-devant des feux ennemis... L'esprit d'une fidélité quasi mystique les a menés, autrefois, en temps de guerre, à des actions héroïques indélébiles en leur mémoire. L'armée est leur credo, la France et ses et cætera de colonies leur univers. (12)

C'est pourquoi il ne peut pas se tenir après la démission de Général de Gaule. Il perd la foi en l'armée, en la France en la vie, en l'honneur. Pour lui toutes les valeurs se sont

perdues par le vote pour la démission de Général de Gaule. L'ingratitude des Français le dépasse « Il dit à ses amis qu'il n'a plus rien à faire ici. La France s'est déshonorée. Il ne peut pas rester dans un pays sans honneur » (163) C'est évident que chez un assimilé comme tel, il ne resterait rien de valeurs et patrimoine antillais à transmettre à ses enfants.

Daisy, sa femme et mère de la narratrice comme d'autres femmes des militaires, avait rêvé d'une France paradis de sortes : grand augure de romances, belles robes, bals, souliers vernis et falbalas. Ces rêves se voient dissous dans l'amertume et des chants désillusionnés de la réalité quotidienne de la vie en France. Ces grandes personnes énuméraient les laideurs de la vie aux en Guadeloupe aux enfants :

Enfants ! Rien, il n'y a rien de bon pour vous au Pays, ... Antan, ce fut une terre d'esclavage qui ne porte plus rien de bon, Ne demandez pas après ce temps passé ! Profitez de la France ! Profitez de votre chance de grandir ici-là ! Au Pays, la marmaille parle patois. Profitez pour apprendre le français de France... Ce n'est pas facile d'échapper à Misère, Malédiction et Sorcellerie, ces trois engeances du Mal qui gouverne là-bas. Les Nègres suent dans les champs de cannes et ne voient jamais un seul soleil se lever sur leur vie, Les enfants s'en vont à l'école sans souliers. On ne connaît ni linge à la mode ni bonbon réglisse.... Mais quant à déterrer ces histoires d'esclavage, ça ne vaut pas la peine... Non, y a rien de bien bon au Pays (28-29).

Telle étant la conception de la France et le Guadeloupe chez ces grandes personnes qui détiennent d'ailleurs la responsabilité de transmettre les valeurs et le patrimoine Guadeloupéens à leurs enfants, c'est évident que l'avenir de la culture Guadeloupéenne est menacé. Pourtant, la réalité en France va à l'encontre de ces assurances car en tous lieux les enfants reçoivent des flèches empoisonnées des noms tels que : Négro ! Négresse à plateau ! Blanche-Neige ! Bamboula ! Charbon ! Y'a bon Banania ! Sale négresse ! Retourne dans ton pays ! Daisy ne leur donne d'autre solution que « Ne vous occupez pas ! Ces mots-là ne pèsent d'aucun poids ! Il ne faut pas pleurer, surtout pas exposer sa peine, pas leur donner cette satisfaction pas vous faire remarquer ! » (11) Ceci n'allège guère les questionnements de la narratrice, ses comment et ses pourquoi : Pourquoi ont-ils emmêlé leurs destins dans l'idée d'un exil ? Pourquoi sont-ils partis ? Pourquoi ont-ils quitté leur terre ? Elle cherche des réponses et personne n'a cure. Elle est en quête d'identité « tu comprends que tu n'as jamais su quelle personne tu étais, ce que tu es venue chercher sur cette terre » (58)

Le Personnage De Man Ya

C'est ici qu'entre le personnage de Man Ya. Elle est la grand-mère illettrée de la narratrice qui est forcée de quitter le Pays par son fils Maréchal. Elle se trouve en plein exil, elle ne parle que le créole et ne comprenait pas le français. Elle doit vivre avec un tas d'interdictions. Pour elle « la France c'est Tribulations et Emmerdations » (126)

Elle ne comprend pas pourquoi des Nègres vont s'y perdre. Elle n'apprécie pas et rejette l'image de la France que lui peint Daisy :

la vie en France est douce est salubre pour son corps. Paris, la tour Eiffel ! La France, pays de liberté ! La gloire du général de Gaule ! Tellement de Nègres rêvent des Champs-Élysées, de l'Arc de triomphe. Alors, elle doit remercier la chance et comprendre qu'elle a eu raison de quitter la misère, la sauvagerie. Ici en France elle peut se reposer, faire des grasses martinées, manger de la viande tous les jours que Dieu fait (124).

L'esprit de Man Ya montait et descendait entre Guadeloupe et la France. Forte croyante, elle se confie au Bondieu et se donne la tâche d'éduquer les enfants de Daisy et Maréchal pour leur marquer le chemin.

la cité lui apparaît comme une contrée déshéritée du savoir principal. Elle y voit croître toute l'ignorance du genre humaine, Est-ce qu'un jour cette marmaille (les enfants de Daisy et Maréchal) saura authentifier les feuilles de l'arbre à pain, celles du corossolier ? Il y a tant d'espèces à dénombrer sur la terre, au ciel et dans la mer, Les enfants qui pousse là dans la geôle de ces maisons en dur, perdent assurément le chemin de bon sens, à roder qu'ils sont, si loin des essences de la vie. Leurs yeux ne voient qu'à fleur des choses. Leurs oreilles n'entendent plus la respiration du monde, seulement les paroles, les voix emmêlées de la télé, les bruits grossiers. Elle craint pour toute la science abandonnée qui, à présent, dort en elle comme une eau sans vertus (128).

La Mémoire Au Service De La Résistance Culturelle

C'est dans cette optique qu'elle entreprend l'éducation de ses petits-enfants. C'est elle qui assure la transmission des valeurs et le patrimoine antillais aux enfants de Daisy et Maréchal qui se trouve dans un paradoxe vu que leur vie quotidienne est marquée par la vie des assimilés de leurs parents malgré le racisme et la ségrégation de la société française. C'est elle qui leur trace la voie à naviguer pour se fabriquer un pays, pour se donner une place dans le pays d'exil et en fin pour découvrir l'identité nationale.

Le rôle de la mémoire s'impose dans cette entreprise de la résistance culturelle parce que d'une part, Man Ya n'a qu'à sa mémoire pour assurer cette éducation et de l'autre part les enfants n'ont qu'à se sévir de la mémoire pour s'approprier les connaissances transmises. Quels sont les éléments de ces valeurs et patrimoine guadeloupéen transmis aux enfants par Man Ya ? Il y a d'abord l'histoire des origines des Guadeloupéens. Tandis que la génération des parents de la narratrice est infiniment redevable à la

France au point qu'ils étouffent toute pensée de l'esclavage et refoulent le créole dans leur bouche, Man Ya illustre à elle seule l'histoire de l'esclavage.

L'esclavage ! C'est un mot honni des grandes personnes. Le seul fait de le prononcer les précipite dans une baille où blanchissent les os du temps d'avant... Se questionner, c'est perdre dans les grandes eaux de l'Histoire du monde... On nous demande seulement de vivre au jour présent, laisser reposer la lie du passé, ne pas découdre ces sacs miteux où l'on a enfermé la honte et l'humiliation d'être descendants d'esclaves nègres africains (111).

Man Ya se rappelle même de 1848, la date de l'abolition quand Schœlcher a tiré les Nègres de sous l'esclavagisme. Même si on n'a pas été à l'école, on connaît le nom du Blanc sauveur et la date de la libération. « Seule, Man Ya ose nous instruire, Elle excelle en ce domaine. Quand elle dit le Mot, des rivages sans soleil s'ouvrent devant nos yeux » (111) A force d'écouter Man Ya, la narratrice s'approprie cette connaissance au point que lorsqu'elle lit *Contes et légendes des Antilles* elle « n'y trouve ni contes ni légendes, seulement des histoires véridiques qui authentifient les paroles de Man Ya sur la maudition du Nègre et la vie des esprits » (117). Ces histoires dit-elle « charroient le monde des Antilles où les vivants et les morts se parlent naturellement pour régler les affaires de chacun » (117).

Un autre élément du patrimoine antillais transmis par Man Ya est la langue créole. C'est une langue dénigrée par la génération des parents de la narratrice. Ils étouffent le créole dans leur bouche et en ont honte. Daisy n'a pas enseigné le créole à ses enfants. Pour quoi faire ? Demande-t-elle. Pour eux accéder à la civilisation c'est parler le français de la France.

Parler français témoigne de bonne éducation et manières dégrossies. Un homme qui te parle en français est un monsieur civilisé... Un bougre qui te crie en créole est un vieux nègre de la race malélevée, chien-fier rosse assurément *boloko* de première catégorie, malpropre à puces, scélérat à la langue effilochée, bandit cinquante-quatre coutelas, coqueur roi de poulailler, capon à grands jarrets, Judas Iscariote, Belzebuth en caleçon, esprit de vin de haine... un monsieur qui cause dans un bon français de France est un chef-d'œuvre immaculé, un prophète en cravate sanctifiée, en espoir de grand marier... Fuir le sieur sans horizon qui s'adresse à toi en créole (210).

Elle le trouvait donc étrange que ses enfants qui sont nés en France s'efforcent à parler le créole lorsqu'ils sont rentrés en Guadeloupe. Ils voulaient ressembler aux Guadeloupéens du pays. « Ils mettent le créole haut comme ça, en font une affaire d'honneur et respect » (210). C'était une marque de la réussite de l'école de Man Ya. Une fois, en priant Dieu de la faire retourner en Guadeloupe Man Ya a remarqué « J'ai

marqué le chemin pour eux... Et même s'ils parlent RRR dans leur bouche, ils entendent ma langue... Et si un jour, ils s'en viennent à Routhiers, ils seront pas perdus » (118).

Man Ya a aussi transmis le patrimoine guadeloupéen avec la nourriture. A citer Mehta « Food acquires political salience in Pineau's work as it is impossible to separate the island's culinary history from its disempowering colonial history... and its subsequent consequences of cultural metissage or creolization, migration, survival and adaptation » (25). Au cours de son séjour en France les enfants se sont identifiés à la nourriture antillaise, ses goûts et ses fragrances. « La production culturelle sous forme de cuisine, de culture et de l'oralité devient l'alphabet de Man Ya, son système symbolique d'auto-inscription dans l'histoire de la famille et de la communauté » (cité par Onyeoziri 26). Après le départ de Man Ya la narratrice s'imaginer savourer les essences culinaires de Guadeloupe.

J'ouvre la fenêtre. Je sens, je hume... je crois pouvoir tirer tous les parfums des vents comme grains de riz ou pois. Je me dis que, peut-être, un alizé mènera pour moi les senteurs du jardin de Man Ya. Vanille, cannelle, cacao, café grillé, muscade, poudre à colombo. Je plonge mon nez... J'aspire au grand coup. Et, Souffle coupé, je cours dans ma chambre où je lâche ces fragrances enivrantes (141).

Lorsqu'elle mange des lentilles, elle songe aux Antilles et chaque graine représente une île des Antilles dans son assiette. Elle garde tous les cailloux de lentilles qu'elle trouve comme une collection de pierres précieuses. A force de ruminer sur les lentilles elle s'accroche à son identité nationale en ces mots « A ceux qui me disent de retourner dans mon Pays, je peux répondre que j'y retourne de temps en temps. Et qu'un jour j'y resterai. » (147) Le jour même qu'ils ont reçu la cannelle, la poudre à colombo et la farine de manioc envoyé par Man Ya, sa maman a préparé un colombo de poulet avec du riz. Le repas du Pays semble un cordon ombilical qui rattache la narratrice au pays natal produisant ainsi le sentiment du désir de retour. Pour mieux savourer le repas du colombo, elle ne s'est pas brossée les dents pour garder un peu du goût dans la bouche. Elle s'est couchée sur le lit de Man Ya et s'est imaginée en Guadeloupe auprès de Man Ya.

J'ai fermé les yeux et je t'ai vue dans ton jardin, au milieu de tous tes grands arbres, Moi, j'étais assise sur une roche et je te regardais... J'ai dit : Man Ya ! Ne m'oublie pas ! Tu m'as regardée et tu as dit : « *Pa pè a yen ! Ou k* » *sové* » Alors, j'ai ouvert les yeux et je suis allée écrire. Et je me sentais plient de force grâce à tes paroles (151).

En plus, c'est à partir de la mémoire de Man Ya qu'ils se sont approprié des images du Pays et celle du jardin de Man Ya en Guadeloupe où Man Ya ne visitait jamais le médecin parce que son jardin lui donnait des herbes-à-tous-maux à profusion. Ils ne

sont jamais allés en Guadeloupe en tant qu'adultes, la narratrice oublie déjà les petits moments qu'elle y est passée pendant son enfance mais à partir de la mémoire de Man Ya ils connaissent bien l'endroit à pouvoir le décrire ainsi:

Elle va retrouver son jardin qui lui donne le manger, les herbes à guérison, son chemin de Routhiers, ses grands bois au bas de la Soufrière, sa case au pied des Chutes-Carbet... Sa case, ouverte sur les quatre bords, regardant les quatre points cardinaux... Nous entendons les babillages de la boutique de Louise, les bruissements du jardin, le boucan de la rivière, les chuchu de la source, les grognements des animaux. Et toutes les odeurs des alentours tous les sons, ramassés par les vents (139).

L'éducation de ses petits-enfants comprenait aussi l'ancrage des principes moraux dans leurs cerveaux. Leur famille ne fréquentait pas l'église mais à force d'écouter les prières et les paroles de Man Ya la narratrice a adopté la foi de Man Ya en prenant l'habitude de prier le Bon Dieu comme le faisait Man Ya. Lorsqu'il lui arrive de pleurer elle entend la voix reconfortante de Man Ya « *Pa pléré ti moun !* » Ces cinq principes moraux font partir de l'instruction de Man Ya : *Obéissance, Politesse, Vérité, Travail et Distraction*.

Les cinq sens humains sont impactés chez les enfants par l'école de Man Ya qui se base sur la mémoire. Après son départ de la France, pour combler leur manque de Man Ya ses petits-enfants cherchaient à inhumer son odeur « Nous nous couchons à tour de rôle sur son lit, juste pour respirer le souvenir de son odeur dans les plis du matelas. » (138) Ici la mémoire devient un actant

Hélas, nous découvrons que si Man Ya n'est plus là, en chair, sa pensée nous poursuit, sa voix revient comme sortant de nous-mêmes, Un vent ramène les effluves d'une lotion. Des soupirs se lèvent de son lit qui craque étrangement et censure tous nos gestes, ... Man Ya est partie, mais son absence est une présence aussi tenace que la nostalgie qui nous l'a enlevée. (139)

Rentrés aux Antilles, en Martinique d'abord. Ils sont à l'aise, ils ne sont pas perdus comme l'avait prévu Man Ya.

Les souvenirs que la mémoire a imprimés en nous ressemblent aux paysages de cette terre voisine.... Les visages expriment mêmes souffrances et mêmes rêves. Le créole que Man Ya nous causait est ici, dans les rues, au marché, à l'école, en liberté. Il dit les humeurs et le temps, les commerces, l'amour, et ses jeux, le quotidien, la rage et l'excès. Il est dans les chansons. Il rend la monnaie, il injurie, et toise, et courtoise, en Martinique ! Comment admettre ce prodige ? Joie,

tremblade, extase, s'entremêlent. Oui, il s'agit bien de nous autres, dans nos chères. Il s'agit bien de nos vies, en réalité (175-176).

Aux Antilles comme d'autres Noirs ils sont chez eux, on ne les appellerait plus Bamboula, ils ne seront plus des mouches dans le bol de lait, ils auront le droit de parler à haute voix, d'être en colère aussi, et fiers comme les blancs sont fiers d'eux-mêmes, ils sont dans leur pays, chez eux.

La résistance culturelle n'est possible dans le roman que grâce à la mémoire de Man Ya. Les parents et d'autres guadeloupéens instruits qui se trouvaient à l'Hexagone sont presque complètement déracinés et se sont quasi distancés des valeurs et le patrimoine guadeloupéens au nom d'assimilation. C'était l'école de Man Ya qui l'a rendu possible. Rentrés en Guadeloupe, ils s'intègrent merveilleusement

Alors, nous comprimes réellement ce que Man Ya nous avait apporté...Sentes défrichées de son parler créole, Sentiments marcottés en nous autres, jeunes bois étoilés. Senteurs révélées. Elle nous avait donné mots, visions, rais de soleil et patience dans l'existence. Nous avait désignait les trois sentinelles, passé, présent, futur, qui tiennent les fils du temps, les avait mêlés pour tisser jour après jour, un pont de corde solide entre Là-bas et le Pays. Pendant toutes ces années de neige et de froidure, elle avait tenu allumée la torche qui montrait le chemin. Sa main ne nous avait jamais lâchés (217-218).

Conclusion

L'Exil selon Julia braque les phares sur un problème de la société tant postcoloniale que postmoderne : la menace aux valeurs et patrimoine culturels chez les « minorités » dans le monde entier. Les élites ou les instruits dans la population de ces minorités ou nationalités ont dans la majorité pris des habitudes nocives par rapport à la survie des valeurs et les patrimoines de leurs sociétés et pays d'origine. A force de se montrer « civilisés et arrivés » ils refoulent les valeurs et les patrimoines de leurs sociétés d'origine telles que la langue maternelle, l'histoire, les contes et d'autres aspects de leur culture au point de défendre à leurs enfants de les pratiquer. En conséquence, à titre d'exemple, on trouve aujourd'hui dans des capitales et villes principaux des pays en voie de développement des enfants aussi bien que des grands ados qui ne sont plus capables de parler les langues maternelles de leurs parents. La menace à la survivance de ces cultures est réelle. Comment pourrait-on transmettre des patrimoines culturels dans ces grandes villes où d'après Man Ya on voit croître toute l'ignorance du genre humaine, où les enfants perdent assurément le chemin de bon sens à rôder si loin des essences de la vie ? L'avenir des valeurs et patrimoines culturels de tant de nationalités au monde est encore pire vu des guerres et traumatismes nationaux qui provoquent l'émigration aussi bien que des exils d'une partie du monde à l'autre. Le rôle de la mémoire culturelle s'avère donc significatif pour la survie de ces patrimoines culturels

et l'identité nationale qui sont en voie de disparition. C'est l'heure que la génération de parents actuels se mobilise à adopter des démarches qui peuvent assurer la résistance culturelle par moyen des efforts consciencieux comme nous la démontre Gisèle Pineau à travers *Man Ya* dans *l'Exil selon Julia*.

OEUVRES CITEES

- « Autour d'un livre » Mbembe Achile, De la postcolonie : Essais sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine. *Politique Africaine* 3 91, 2003 :171-194. Web. 12 Mars 2016.
- Mehta, Brinda J. « Culinary Diasporas: Identity and the Language of Food in Gisèle Pineau's *Un papillon dans la cité* and *L'exil selon Julia* » *International Journal of Francophone Studies* 8 (1), 2005:23-51. Web. 28 Octobre 2015.
- Larrier, René. « Sont-ils Encore de Guadeloupe ? Departmentalization, Migration, and Family Dynamics » *International Journal of Francophone Studies*, 11 1+2(2008):171-187. Web. 28 Septembre 2015.
- Mokwenye, Cyril. *Littérature antillaise Essais*. Benin: Mindex Publishing Company Limited. 2006. Imprimé.
- , *Black Literature in French Africa and the Caribbeans*. Benin: Index Publishing Company Limited. 2009. Print.
- Onyeoziri, Gloria Nne. « Gisèle Pineau et l'oralité mondialisée » *Nouvelles Etudes Francophone* 27 2 (2012) :17-29. Web. 23 Oct. 2015.
- Pineau, Gisèle. *L'Exil selon Julia*. Paris : Editions Stock, 1996. Imprimé.